

de sang et de guerre qu'on appelle la révolution. A travers les agitations des hommes, Dieu suivait ses desseins ; des berceaux portés sur un fleuve de sang, il devait tirer les bons ouvriers de sa miséricorde.

Jusqu'à dix-sept ans, Thomas fut envoyé à l'école primaire, préposé à la garde du bétail et chargé d'aiguillonner les bœufs pendant que son père conduisait l'attelage. C'est là qu'il se fit cette constitution robuste qui devait suffire à ses travaux ; et ce bon sens, formé par l'observation, l'exactitude et le zèle, qu'il devait porter jusqu'au génie ; mais il ne s'en doutait guère.

Thomas aimait les livres comme par instinct, avant même d'en éprouver le goût ; le curé de l'endroit lui prêtait quelques volumes, juste ce qu'il fallait pour apaiser, en l'irritant davantage, son insatiable avidité d'esprit. Bien des fois il demanda qu'on le mit au collège : mais plus il redoublait d'instances, plus les parents hésitaient devant l'énorme sacrifice de temps et d'argent qu'exigeait une vocation ecclésiastique.

Enfin, un beau jour, vaincus par les obsessions de leur fils et décidés par leur esprit de foi, ils envoyèrent une sœur dire à Thomas qu'on allait le placer au collège. Thomas, cette matinée-là, gardait les vaches ; il éprouva, à cette nouvelle, un large débordement d'allégresse et le soir même il partait pour le collège d'Amance, sans attendre son petit mobilier d'étudiant.

A Amance il eut pour maître Claude-Ignace Busson, successivement professeur de théologie, secrétaire général des cultes, gouverneur du comte de Chambord etc ; il préludait à ses vicissitudes, tour à tour professeur, maître d'étude et surveillant des jeux d'une cinquantaine de jeunes recrues des études classiques. Sa perspicacité bienveillante discerna le jeune Gousset ; à la veille des vacances de 1810, il écrivait au père : " Thomas va vous revenir pour les vacances, cachez bien ses livres, il n'est pas raisonnable ; il se tue au travail."

La pénurie des prêtres obligeait d'abrégé les études. Après deux ans passés à Amance, Thomas se rendait à Besançon pour étudier, à la Faculté des lettres, la philosophie sous l'abbé Astier. Le 22 novembre 1811 il fut reçu bachelier ; c'était un succès, mais il ne faut pas en exagérer l'importance. Le diplôme n'était pas alors un certificat d'études encyclopédiques ; c'était le couronnement d'une espérance.

En 1812, le jeune bachelier étudiait la théologie au grand sémi-